

Je pris mes cartes et je cherchai l'analogie. Je constatai bien vite que chacune des trois colonnes mobiles faisait entre quarante et cinquante lieues, dans la direction du Sud, et je me dis : « C'est très bien ; j'en ferai autant. »

Ma colonne mobile fut prête en un tour de main. Elle se composait de cinq cents hommes d'infanterie (zouaves, 60° de ligne, bataillons d'Afrique, tirailleurs indigènes) et de cent vingt chevaux (chasseurs d'Afrique et spahis). J'assignai comme point de rassemblement aux goums peu nombreux, mais bien choisis et bien commes, des Larba et au Maghzen de Ben-Aouda et de Boudissah les puits d'Oglat-el-Médaguin. Je n'oubliai pas, bien entendu, mes bons chameaux que je m'applaudissais d'avoir tant soignés, car je leur destinais un rôle qui, dans ma pensée, était capital : le transport de l'eau à boire. Cette eau était enfermée, non dans des outres qui se prêtent trop à l'évaporation, mais dans des tonnelets que j'avais fait acheter, en nombre considérable, et qui faisaient partie du matériel de l'équipage. Je quittai Laghouat, plein d'un entrain que je croyais voir se refléter dans les yeux brillants de mes soldats. J'y laissais une garnison de trois cents hommes, deux forts imprenables pour les Arabes. J'étais donc bien tranquille de ce côté.

Quand la colonne fut sortie de l'oasis et arrivée au bord du désert qui paraissait sans limites, j'étais encore le seul à connaître le but que je m'étais assigné. Je fis faire halte. Je massai tout mon monde.

« Mes enfants, criai-je de toute la force de mes poumons, nous allons au M'zab. En avant ! »

Et nous partîmes en chantant.

## IV

## AU M'ZAB

Les Mozabites. — Mes tonnelets. — Marche joyeuse. — Un coup de caveçon. — Fausse manœuvre. — Un autographe. — Histoires de femmes. — Singulier candidat. — Les puits artésiens. — Amende honorable. — Les zéphyr. — Deux meurtres. — Un dispensaire. — Officier de la Légion d'honneur.

Prenons, si vous le voulez bien, une carte de la géographie de l'Afrique ; non pas une de celles de mon temps, où cette espèce de cœur immense que dessine le continent africain ne portait des noms que sur sa bordure, alors que tout l'intérieur était en blanc ; mais une planche des excellents atlas édités par Hachette ou par Colin, où les résultats de toutes les explorations sont mis à jour. A environ quarante-cinq lieues au sud de Laghouat, en obliquant un peu vers l'est, on peut lire ce mot : M'zab. Qu'est-ce que c'est que le M'zab ? C'est une sorte de dépression, de large vallée de sable, vallée sans rivière, mais non tout à fait sans eau. Dans cette région du Sahara, les rivières à courant continu n'existent pas. Cependant, il faut bien que les eaux s'écoulent, après des pluies quelquefois abondantes, mais le lit qu'elles se sont creusé ne les retient pas longtemps. Une partie disparaît par l'évaporation, une autre partie s'enfonce dans le sable et se répand en nappes souter-

raines, laissant çà et là des flaques plus ou moins profondes et très souvent trompeuses, que les Arabes appellent des R'dir. Ils ont même un proverbe pour indiquer les déceptions que causent souvent ces mares, sans lesquelles on ne pourrait pas voyager. Ils disent : « R'dir, R'daïn », ce qui signifie que le R'dir est traître, parce qu'il ne tient pas toujours ce qu'il promet.

Donc, dans cette dépression où vient se perdre la rivière qu'on appelle l'« Oued M'zab », il y a à la fois des flaques superficielles et des nappes souterraines. Dans sept endroits, ces nappes ont été atteintes par des puits multipliés, que les habitants savent creuser avec une adresse tout à fait extraordinaire. Et chacune de ces agglomérations de puits a donné naissance à une oasis qui contient une ville. Ces sept oasis sont très rapprochées l'une de l'autre, tellement rapprochées que, d'après la légende, le muezzin, quand il appelle à la prière du haut des minarets de Melika, la ville sainte, peut faire entendre sa voix dans cinq des villes confédérées. Les sept villes, d'ailleurs, ne couvrent pas, avec leurs maisons et leurs palmiers, à elles toutes, plus de mille hectares.

Le dernier recensement des habitants et des palmiers a été fait en 1884, et, comme les mouvements de population ne sont pas étendus dans ces régions, il doit donner à peu près exactement l'évaluation de ce qu'était le M'zab de mon temps.

Les sept villes s'appellent : Ghardaïa, Melika, Beni-Isguen, Bou-Noura, El Ateuf, Berryan, Guerrara.

Deux d'entre elles, Berryan et Guerrara, sont détachées du groupe principal, comme deux sentinelles avancées, regardant l'une au nord-ouest, l'autre au nord-est.

Elles contiennent une population totale de 23,051 habitants et 183,242 palmiers. Ces palmiers produisent des dattes exquises, aussi bonnes que celles de la

Tunisie et du Souf, et bien supérieures à celles de Laghouat. Aussi, le rendement annuel de chaque palmier doit-il approcher de 20 francs, ce qui constituerait un revenu relativement considérable de 3,664,840 francs.

Les habitants, les Beni-M'zab ou Mozabites, appartiennent au plus ancien schisme musulman. Ils sont de pure race berbère, et établis depuis le onzième siècle dans cette sorte de cirque, long d'environ dix-huit kilomètres et large de deux.

Ils ont un dialecte qui se rapproche de la langue parlée par les Kabyles et les Touareg. Mais tous, au moins les hommes, parlent l'arabe. A cette époque, c'est-à-dire bien avant l'annexion, qui n'a eu lieu qu'en 1882, chacune des sept villes formait une petite république théocratique indépendante, gouvernée par ses marabouts, déléguant, quand besoin était, des représentants à une assemblée générale du M'zab.

Les Mozabites n'étaient pas seulement de prodigieux organisateurs d'oasis, ils étaient, et ils sont encore, des commerçants de premier ordre. Ils ont réussi à faire de leur pays un grand entrepôt de céréales, où viennent puiser les nomades et qu'alimentent les cultivateurs du Nord, dont ils se font parfois les commanditaires. De là, un va-et-vient perpétuel de caravanes qui les mettaient sous notre dépendance, puisque nous pouvions tarir leur trafic en barrant le passage des convois. Enfin, les Mozabites sont en quelque sorte les Auvergnats de l'Afrique ; ils ont essaimé dans le Tell et sur les côtes où ils se livrent au commerce. Et, pour évaluer leur population totale, il faudrait ajouter au chiffre précédemment donné une dizaine de milliers de trafiquants, installés dans toute l'Algérie et nourrissant d'ailleurs l'espoir, qu'ils réalisent, de revenir au pays après fortune faite.

Ces rusés négociants désiraient pouvoir circuler dans

nos possessions, tout en nous empêchant d'aller chez eux attenter à leur indépendance et imposer des taxes. Ils avaient réussi à entretenir des illusions à peu près générales, non seulement sur leur nombre qu'on disait très considérable, mais encore sur leurs mœurs qu'on disait très belliqueuses. Dans les réjouissances publiques auxquelles ils prenaient part, nous les voyions apporter une ardeur extrême, courant, comme pour charger un ennemi imaginaire, faisant feu sur lui avec des fusils, des tromblons et des espingoles, se lançant en arrière pour recharger leurs armes, et revenant avec une furie nouvelle. Et, en les voyant si animés, on était arrivé à penser que de pareils gaillards ne seraient pas faciles à dompter. Ces gambades, je dois l'avouer, ne m'imposaient guère, parce que je les jugeais tout à fait inoffensives pour une troupe habituée à combattre en ordre et à ne pas se laisser effrayer par un vain bruit.

D'ailleurs mon ami Cheick-Ali, mon bienfaiteur de Laghouat, me tenait minutieusement au courant de tout ce qui se passait chez eux, car il avait des intérêts au M'zab. Par lui, je savais qu'ils se soumettraient à tout plutôt que de voir saccager leurs beaux palmiers et leurs entrepôts de céréales. Par lui, je savais également les intrigues qui se tramaient dans les sept villes, et que, dans ce pays républicain, il y avait deux partis : celui qui détenait le pouvoir et celui qui aspirait à s'en emparer. Ce dernier, suivant une habitude, hélas ! trop générale, était toujours disposé à appeler l'étranger, pour atteindre, grâce à son appui, le but de son ambition. Aussi, convaincu que nous étions contraints, par le souci de notre propre sécurité, d'aller de l'avant, je fatiguais presque continuellement, depuis des mois, le Gouverneur général, par des lettres terminées par mon « delenda Carthago » : il faut soumettre le M'zab.

« Il n'y a pas de guerriers dans le M'zab, il n'y a

que de la garde nationale. Permettez-moi de retenir à Laghouat les caravanes qui en sortent et celles qui y entrent, et vous verrez les Mozabites demander eux-mêmes la permission de payer un tribut et de devenir les fidèles sujets de l'Empire français. »

Le Gouverneur répondait tantôt par des refus, tantôt par des atermoiements, tantôt par le silence. Mais, quand je lus ses instructions au général Camou, quand je vis qu'il ordonnait de faire sortir des colonnes et qu'il écrivait : « Je comprendrais que la colonne de Laghouat fit quelque chose d'analogue », je ne doutai pas un seul instant qu'il voulût me mettre la bride sur le cou et qu'il m'autorisât à tenter l'expédition si souvent proposée. J'en étais tellement convaincu que j'avais pris la précaution de retenir à Laghouat les dernières caravanes venues du M'zab, et les notables de ce pays, un peu inquiets sur le sort des marchandises dont ils étaient propriétaires, consentaient volontiers à me servir de guides et, au besoin, de parlementaires.

Je me lançais donc sans la moindre arrière-pensée, et même sans grand mérite, puisque j'étais tout à fait sûr du succès, dans ces contrées inexplorées qui éveillaient encore dans tant d'imaginations l'inquiétude du mystère. J'avais calculé que la seule difficulté sérieuse contre laquelle j'aurais à lutter serait l'absence d'eau. Et c'est pourquoi j'avais visité, l'un après l'autre, tous les tonnelets que devaient transporter mes chameaux, pour m'assurer qu'ils étaient bien solides et bien étanches.

C'est pourquoi aussi j'allai inspecter tous les chameaux, l'un après l'autre, pour voir s'ils étaient bien chargés et solidement harnachés, car, dans ces circonstances-là, tout peut dépendre d'un clou dans un bât ou d'une corde qui casse. Dans les convois de chameaux, quand la surveillance n'est pas très minutieuse,

il arrive parfois qu'un animal pris de folie, de révolte contre la résignation séculaire de sa race, ou simplement du besoin de gigoter, s'échappe en gambadant. Le premier désir du récalcitrant est de se débarrasser de son fardeau, et quand ce fardeau tombe, d'abord les tonnelets se brisent généralement, ensuite le bruit qu'ils font augmente l'affolement de l'animal. Il peut aussi briser les tonnelets des autres en les heurtant, et enfin, comme la peur n'est pas contagieuse que chez les hommes, il peut mettre tout le convoi en déroute. Alors, je me voyais mal tout seul avec mes hommes au milieu du désert, contemplant mes chameaux qui gagneraient au triple galop tous les points de l'horizon. C'eût été la fable de *Perrette et du Pot au lait* poussée au drame.

Adieu, veau, vache, cochon, couvée!

Or ma couvée, à moi, c'étaient cinq cents soldats français. Aussi, je m'étais installé au milieu du convoi, et quand je voyais, par hasard, un chameau qui cessait de s'avancer avec la majesté d'un recteur d'académie, je me coulais près de lui, afin de l'encourager par quelques bonnes paroles, appuyées, au besoin, par quelques bons coups de matraque.

J'arrivai, en deux étapes, au puits d'Oglat-el-Médaguin où m'attendaient mes auxiliaires arabes, et j'y séjournai vingt-quatre heures, pour donner un peu de repos aux hommes et aussi pour réparer, dans le convoi, quelques défauts que les premières marches avaient révélés. J'en repartis le surlendemain, avec l'infanterie, laissant derrière moi, pour un jour encore, la cavalerie régulière et irrégulière qui devait nous rattraper en doublant l'étape, afin d'économiser l'eau. Je présidai moi-même à la distribution du précieux liquide, réduisant tout le monde au strict nécessaire, et j'eus la

joie de constater que le déchet de la route était assez insignifiant pour me permettre de marcher sans crainte. La troupe, bien entraînée, cheminait allégrement et faisait facilement des étapes de dix lieues. C'était beaucoup, car la nature du sol rendait la marche pénible. Le grand plateau qui sépare Laghouat du M'zab est une espèce de poudingue, de conglomérat de pierres dures et tranchantes, et quand, par hasard, on rencontre une petite dépression de terrain où une herbe rare a poussé sur un peu de terre végétale, on est véritablement soulagé de ne plus fouler ce plancher rocailleux auquel les semelles les plus épaisses ne résistent pas longtemps.

J'avais attribué à chaque compagnie un certain nombre de chameaux sur lesquels montaient les hommes trop fatigués ou éclopés, et, quand on déposait sur leur dos le contenu de quelques sacs, je fermais les yeux. Pour le principe, j'avais exigé que les fantassins marchassent sac au dos, mais je n'allais pas voir si les sacs de carreau, comme disent les soldats, contenaient tous les objets d'ordonnance. Je regardais seulement si les petits bidons étaient remplis.

Le troisième jour, je vis arriver une députation de Berryan qui venait souhaiter la bienvenue à la colonne, au nom des habitants de cette ville de la confédération de M'zab, placée la première sur notre chemin. Nous y arrivâmes le lendemain, et l'accueil que nous reçûmes nous prouva que les Mozabites n'avaient pas la moindre velléité de résistance. Le soir, les habitants nous apportèrent une abondante *diffa*, composée de couscoussou et de dattes exquises. Ce fut un vrai festin. Le troupié se régala. Pas un malade à l'ambulance, et tout mon monde ravi du spectacle nouveau qu'il avait sous les yeux, fier d'avoir porté le drapeau de la patrie dans une région réputée jusqu'alors inaccessible.

Je restai là quelques jours, pour faire venir de La-

ghouat un petit approvisionnement de chaussures et de fers à cheval, et je me remis en route pour Guerrara, m'établissant ainsi sur le chemin que suivaient les gens du faux chérif, quand ils partaient d'Ouargla pour aller razzier nos tribus dont je couvrais les campements. Du reste, pendant que j'évoluais ainsi, plein de confiance, mais me croyant isolé en face des insoumis d'Ouargla, à quelques lieues de moi, un rassemblement arabe, dont j'ignorais la présence, coopérait à mes mouvements et s'apprêtait à fondre de son côté sur le nid des rebelles. Il était commandé par Si-Hamza.

Si-Hamza, de la tribu des Oulad-Sidi-Cheik, issu d'une des plus illustres familles de marabouts du Sahara, chef tout-puissant du Sud-Oranais, nous avait combattu longtemps, et plus d'une fois s'était mesuré avec Mohammed-ben-Abdallah, quand ce dernier, avant sa rébellion, nous servait en qualité de khalifa à Tlemcen. Il avait fait sa soumission, et le général Pélissier, qui jugeait cette soumission de trop fraîche date, l'avait attiré à Oran où il paraissait se plaire. C'était une nature inconstante, mais chevaleresque. Il avait conservé contre Mohammed, devenu notre ennemi, la haine qu'il nourrissait contre Mohammed quand il était notre allié, et mettant cette haine à profit, le général Pélissier venait de lancer notre nouvel ami contre notre ancien ami. Si-Hamza, à la tête d'un gros de cavalerie, était donc venu se mettre en observation, à l'ouest d'Ouargla que je semblais moi-même vouloir attaquer par le nord, en opérant dans le M'zab. Particularité curieuse, ses deux frères cadets, qui s'appelaient Si-Naïmi et Si-Zoubir, servaient auprès de l'agitateur. Mais il était parvenu à nouer des intelligences avec eux, et il comptait sur la défection des principaux lieutenants de Mohammed pour s'emparer de la ville. Lorsqu'il apprit mon arrivée à Guerrara, il crut que j'avais été envoyé pour le soutenir et il m'écrivit afin de me prévenir qu'il allait

attaquer le faux chérif. Quand l'Arabe qui portait ce message parvint à Guerrara, je venais d'en partir précipitamment pour retourner à Laghouat, à peu près démoralisé. Voici pourquoi :

Au moment où mes goums, revenus d'une grande reconnaissance, m'annonçaient, d'une manière confuse, la présence, dans les environs, d'une cavalerie auxiliaire avec laquelle ils n'avaient pas pris contact, mais dont ils avaient relevé le passage; au moment où j'allais me porter en avant, j'avais reçu un courrier du général Camou qui contenait les reproches du Gouverneur général. Le général Randon me manifestait sévèrement le mécontentement que lui inspirait ma marche imprudente, et me donnait l'ordre catégorique de rentrer immédiatement à Laghouat. Je reçus ce message comme on reçoit une douche d'eau glacée. J'obéis, bien entendu, sans récriminer, et la joyeuse colonne, laissant sa gaieté dans le M'zab, revint sans entrain et entraînant un peu la jambe à son point de départ. Les soldats disaient : « Il paraît qu'on n'avait pas le droit de s'en aller si loin. » Et moi, je méditais un aphorisme, une parabole du général de Lamoricière : « Quand le mulet qui porte votre bagage s'est embourbé dans un marais, il ne faut pas le punir en le frappant à la tête; il faut l'encourager, l'aider à sortir du mauvais pas où il s'est engagé, quitte à le changer, après, contre un meilleur. » M'attribuant modestement le rôle du mulet, je pensais qu'on aurait pu me rappeler, sans m'adresser des reproches de nature à me faire perdre le sang-froid, dont j'avais besoin pour me tirer d'une manœuvre qu'on jugeait dangereuse, quitte à me blâmer et même à me punir, une fois que je serais loin de ce danger.

Je rentrai sans encombre à Laghouat, où m'attendait une autre surprise désagréable. Le colonel de Cissey, le futur ministre de la guerre, alors sous-chef d'état-major général de l'armée d'Afrique, était tranquille-

ment installé chez moi. Nous nous connaissions, d'ailleurs, depuis longtemps, et il m'avait toujours témoigné une affectueuse bienveillance à laquelle ses allures froides et silencieuses donnaient encore plus de prix :

— Je viens, dit-il, procéder à une enquête. Le Gouverneur ne peut croire que vous ayez pris sur vous de tenter une opération aussi aventureuse, et je dois m'informer en vertu de quels ordres vous avez agi.

Je répondis :

— D'abord, mon colonel, ce que vous appelez une opération aventureuse s'est accompli sans qu'un seul coup de feu ait été tiré. Ensuite, je vous ouvre mes archives, mes registres de correspondance. Vous y verrez que, depuis des mois, je ne cesse de proposer une expédition dans le M'zab, comme la chose la plus simple, la plus facile et la moins dangereuse, surtout avec les précautions de toutes sortes que j'ai prises. En outre, on m'a envoyé deux officiers : le capitaine Saget, de l'état-major, et le capitaine Minot, de l'infanterie, pour faire le relevé topographique des pays nouveaux que je désirais parcourir. (Ces capitaines sont tous deux en retraite, comme généraux de brigade ; c'est à eux qu'on doit la carte du M'zab et celle des Chambâ.) Dans ces conditions, quand j'ai su que le Gouverneur lançait des colonnes de Biskra, de Bouçaâda et de Tiaret, et qu'il désirait que je fisse quelque chose d'analogue au mouvement qu'il leur prescrivait, je n'ai pas eu un instant de doute et je suis parti, croyant obéir à l'esprit des instructions ; car si j'avais dû me régler sur l'alignement des trois colonnes, je n'avais qu'à ne pas bouger d'ici, puisqu'elles sont à peine arrivées à ma hauteur.

Le colonel fut un peu embarrassé par ces arguments que je jugeais sans réplique. D'ailleurs, le soir même de ma rentrée à Laghouat, le colonel de Cisse y recevait d'Alger les graves et intéressantes nouvelles que Si-

Hamza y avait expédiées de son côté. Le bach-aga des Ouled-Sidi-Cheik informait le Gouverneur que, se croyant appuyé par une colonne manœuvrant dans le M'zab, il avait attaqué et pris Ouargla. Malheureusement, le chérif avait pu s'échapper par les dunes de sable qui entourent la ville et qui sont impraticables pour la cavalerie. On l'aurait certainement capturé si l'on avait eu de l'infanterie, et Si-Hamza ne s'expliquait pas la retraite subite de la colonne que rien ne justifiait et qui l'eût compromis, si sa victoire avait été moins complète. Le Gouverneur, le général Randon, ajoutait : « Je ne doute pas qu'en apprenant ces nouvelles, le commandant du Barail ne se soit reporté dans le Sud. » C'était tout. Je profitai aussitôt de ma liberté reconquise, et, après vingt-quatre heures de repos, je repartais avec tout mon monde.

La route n'avait plus de mystères pour nous. Les soldats faisaient, de gais refrains aux lèvres, leur étape quotidienne de dix lieues, et trouvaient encore la force de danser en rond autour des mares d'eau bourbeuse qu'ils rencontraient. Cette fois, j'allai à Ghardaïa, qui est la ville la plus importante de la confédération. Cette ville obéissait alors à un vieillard nommé Omar-ben-Baloulou, qui ne nous portait pas précisément dans son cœur, mais qui, connaissant l'esprit peu guerrier de ses compatriotes, d'ailleurs démoralisés par la prise d'Ouargla, et ne voulant pas s'attirer de désagréments, nous accueillit fort convenablement. Je répondis à son accueil en maintenant une exacte discipline parmi les troupes.

Il fallait, maintenant, songer au côté pratique des choses. Je réunis à Ghardaïa les notables des sept villes de la confédération, et, en vertu des instructions que j'avais reçues, je leur exposai que, venant faire chez nous un trafic très avantageux pour eux, il était juste qu'ils reconnussent par un tribut les avantages que

nous leur accordions, la sécurité qu'ils trouvaient sur nos routes et dans nos villes, et je fixai ce tribut à près de cinquante mille francs par an, leur promettant, en échange, que les Français ne s'immisceraient pas dans leurs affaires intérieures et les laisseraient se gouverner selon leurs usages. Après avoir discuté pour la forme, ils adhèrent à ma proposition, et la première annuité fut presque immédiatement portée à Laghouat. Tout en m'occupant de ces négociations et de cette organisation qui a duré jusqu'à 1882, époque où un bureau arabe a été établi à Ghardaïa et où le M'zab a été annexé, j'entretenais avec Alger une correspondance assez active, car je tenais avant tout à me disculper de la faute qu'on m'avait reprochée, lorsque j'étais parti la première fois pour le M'zab. Le bon général Rivet m'avait écrit tout d'abord, pour enlever à la mission du colonel Cissey ce qu'elle avait de blessant et de comminatoire, et aussi pour justifier le mécontentement du Gouverneur. Je me défendais comme un beau diable, et, chacun restant dans son opinion, répétant les mêmes arguments, il n'y avait pas de raison pour que cette correspondance prît fin. Elle se termina pourtant de la façon suivante. Le général Rivet m'écrivit : « Voyez-vous, mon cher ami, quand le Gouverneur général vous dit que vous avez tort, vous n'avez qu'une chose à faire : reconnaître que vous avez tort. »

Je répondis : « Vous avez raison, mon général, du moment que c'est une affaire de discipline, je ne puis faire autrement que de reconnaître que j'ai eu tort. »

Enfin, le général Randon, lui-même, eut la bonne grâce de mettre un *post-scriptum* définitif à cet échange de correspondances, en m'adressant la lettre suivante, écrite tout entière de sa main :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL  
DE L'ALGÉRIE  
—  
CABINET

*Le général Randon, gouverneur général de l'Algérie,  
au chef d'escadrons du Barail, commandant supérieur  
du cercle de Laghouat.*

« Alger, le 2 janvier 1854.

« MON CHER COMMANDANT,

« Je ne veux pas que cette année commence en vous laissant une pensée exagérée sur les impressions que vous pourriez croire avoir été gravées dans mon esprit, à la suite des premiers mouvements que vous avez dirigés dans le Sud.

« Vous avez un instant oublié que, dans un mouvement aussi général, et alors même que chaque colonne agissante avait devant elle un horizon qui lui était propre, il était néanmoins indispensable, pour arriver à un résultat, qu'une certaine harmonie régnât et que dans cette grande marche en bataille, les principes généraux de l'alignement ne fussent pas négligés. J'ai dû vous rappeler à l'ordonnance. Je l'ai fait très nettement et très promptement, parce que vous preniez les allures vives, et après que la poussière, en s'abattant, vous a permis de voir que vous étiez trop avancé comparativement à vos ailes, vous avez dû reconnaître l'à-propos de la manœuvre.

« Je ne vois rien au delà, rien qui puisse diminuer la confiance que j'ai en votre sagesse habituelle et en votre ardent désir de bien faire.

« Dans la position que vous occupez, il se présente deux écueils : le premier, celui qui est le plus général,